

Une rencontre musicale

Hélène Rioux

Number 51, Winter 1992

Le suspense

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15125ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rioux, H. (1992). Une rencontre musicale. *Moebius*, (51), 9–16.

UNE RENCONTRE MUSICALE

Hélène Rioux

Pour commencer, il faudrait situer le décor. La ville serait en Europe, disons, dans un pays où il pleut souvent. La pluie apporte cette petite touche de mélancolie essentielle à l'histoire. J'aimerais bien que ce soit à Prague, c'est un nom qui me plaît, Prague, c'est évocateur – dans mon cas, d'ailleurs, cela évoque le café qu'adolescente je fréquentais assidûment, tenu par un immigrant tchèque, à l'entresol d'un immeuble vétuste de brique rouge, au centre-ville. Je me souviens des murs recouverts de stuc, des nappes à carreaux et des bougies sur les tables, les coulées de cire figées sur la paille des bouteilles de Chianti. Dans un angle de la salle, souvent un guitariste jouait des airs mélancoliques. Je me souviens de l'hiver quand la porte s'ouvrait et qu'en même temps que le vent s'engouffraient des silhouettes secouant la neige de leurs canadiennes; la lueur des flammes faisait alors scintiller comme de petits diamants les flocons sur leurs cheveux. On entendait un brouhaha joyeux de salutations et d'interpellations dominant un instant la rumeur des conversations et la musique, le raclement des chaises sur le plancher de bois. Je me souviens de l'automne quand il pleuvait et que ce café était le refuge de tous nos samedis soirs. Nous pouvions rester

toute la soirée devant la même tasse de café depuis longtemps vide sans que le patron ne nous incite à consommer autre chose. Nous lisions Prévert et Kierkegaard, Kafka, Simone de Beauvoir. Chagrins d'amour et envies folles, la vie s'ouvrait, on pouvait même la mépriser.

Prague, ville médiévale, quand on le dit, on imagine une aquarelle, on esquisse un sourire, on se dit que ce doit être un lieu où il fait bon flâner, on voit des impasses étroites aux pavés inégaux, on se dit que ce doit être un lieu où il y a des cafés aux entresols de vieux immeubles, embaumant la soupe et la cire, où des hommes attablés en silence jouent aux échecs. Mais voilà, je ne connais pas Prague, je ne sais rien de son climat, je ne saurais comment la décrire. Même chose pour Nijni-Novgorod, dont la sonorité m'a, depuis l'enfance, tant fait rêver. Je pourrais aussi inventer un nom, Edenbad, Marienbourg, broser le paysage en me servant de villes existantes, de lieux où j'ai déjà séjourné. Tout est possible.

Mais j'opterai plutôt pour une ville de Belgique, je dirai que de l'aéroport, on s'y rend par le train, quelques heures à sillonner des landes pâles et noyées, Ostende, disons. Au bord de la mer du Nord, avec du vent, des vagues grises léchant les abords de la promenade, des vagues grises grondant, ces chevaux de la mer, comme on dit, fracassant leurs crinières, des canaux comme à Venise, mais sans gondoliers ni mandolines, des casinos déserts, et de petits salons de thé qui ressemblent à des écrins dans la chambre de jeunes filles, où l'on vous sert votre croissant aux amandes, votre tranche de gâteau dans de la porcelaine rose, sur une nappe damassée.

Ce n'est toutefois pas Ostende, c'est simplement une ville qui lui ressemble. Cela dit, je ne suis jamais allée à Ostende non plus. J'en ai juste une image, recueillie par bribes dans les chansons, les vieux films et les souvenirs de voyage. Ceux des autres, évidemment. J'assemble les morceaux comme pour un puzzle, ici une enseigne se balançant à la devanture d'une boutique, là un bout de vitrail, d'auvent rayé, le volant d'un rideau blanc. Mais cette ville dont je trace le décor dans ma tête pourrait aussi bien se trouver en Bavière, ou en Hollande. Je me souviens, par exemple,

d'avoir beaucoup aimé Otterlo, ses maisonnettes blanches. Nous y avons passé une nuit, il y a longtemps, après avoir toute la journée contemplé des Van Gogh au musée Kröller-Müller. Le lendemain matin, nous étions descendus dans la salle à manger et avons déjeuné d'œufs durs, de fromage et de pain noir avec toute la famille chez qui nous avons dormi. À ma grande honte, je me souviens davantage du déjeuner que des toiles du maître – le genre de tours que nous joue la mémoire.

Dans mon dictionnaire, j'apprends qu'Otterlo n'est pas une ville mais une section de la commune d'Ede. Et pourtant, j'aurais juré que c'était une ville. Petite avec des maisons blanches.

Dans la ville dont je parle, la ville de cette histoire, il y a un conservatoire de musique. Très célèbre, très couru. De tous les coins du monde, on vient pour étudier. Dans ce lieu sacro-saint, seuls sont acceptés les candidats les plus doués. Quand on sort du conservatoire de cette ville, on a son avenir assuré. Qu'il suffise de dire que Marina Krokova y a étudié le chant, que l'illustre Helmut Von Stratenberg y enseigne la direction d'orchestre.

C'est une ville tranquille, douillette même. Studieuse. Ni délinquance, ni H.L.M., ni discothèques. Rien de clinquant. À part le conservatoire et les promenades sur les ponts, il n'y a pas grand-chose à faire. Il pleut beaucoup. Les dimanches d'été, on donne en matinée des concerts au kiosque de musique du parc Érik Satie.

Quelques squares bien entretenus où se dressent des monuments de pierre mouchetés de vert-de-gris, à la mémoire d'un conquérant quelconque, d'un résistant, du soldat inconnu et du fondateur du conservatoire. Une cathédrale gothique. Un cinéma. Un musée de la marine. Le port. Des mouettes grasses et placides installées sur les clochers, les corniches, l'empreinte de leurs serres un instant sur le sable mouillé et que les vagues effacent, leur vol élégant au-dessus de la mer. Leur appel émouvant fait partie de l'arrière-plan sonore.

L'atmosphère est vieillotte. Dans les ruelles tortueuses, de coquettes maisons semblent posées de guingois sur les trottoirs étroits. À leurs fenêtres sont suspendues des jardi-

nières de géraniums et d'hortensias. Plusieurs sont des pensions de famille qui accueillent les musiciens venus de tous les coins du monde pour étudier dans cette ville. Les rues portent presque toutes des noms de compositeurs. Mahler, Vivaldi, Hindemith. La population respecte de bonne grâce la longue tradition d'hospitalité à l'égard des futurs virtuoses.

Imaginons la ville en septembre. C'est la rentrée et, comme chaque année, elle semble revivre avec une animation discrète. Une certaine euphorie inoffensive allège l'air. Cela fait penser à un cercle de petites nonnes vieillissantes, émoustillées à la perspective de la fête de monsieur le curé. Un peu partout, à la tombée du jour ou le dimanche, on voit déambuler des promeneurs. Étrangers, pour la plupart. Au début, les nouveaux sont souvent seuls. Cette jeune fille, par exemple, assise sur un banc, sur le front de mer. Très jeune, à peine sortie de l'adolescence, si gracile qu'elle en est presque maigre, si pâle qu'on la dirait translucide. Ses grands yeux gris ont une expression inhabituellement sérieuse. Vêtue plutôt sagement d'une jupe de cotonnade à fleurs qui couvre ses genoux, d'un chemisier ajouré à travers lequel on devine le contour de seins menus sous la dentelle blanche du soutien-gorge, troublante évocation. Une chaînette d'or au cou. Pieds nus dans des sandales de cuir. Un peu plus loin, un marcheur aux cheveux sombres, une longue mèche dans l'œil gauche, en jean et col roulé noir, veste de denim qu'il tient sur l'épaule.

Elle vient d'Irlande, lui, d'Italie. Elle étudie le violoncelle, lui, le piano. Ils se sont déjà croisés dans les corridors du conservatoire. Pour l'instant, elle est assise face au soleil couchant; lui, il marche lentement, sans but, il flâne.

Quand il parvient à sa hauteur, ils se saluent avec une certaine réserve, d'un signe de tête quasi imperceptible, un sourire à peine esquissé. Elle a un livre sur les genoux. Il fait encore quelques pas, s'arrête et s'appuie à la balustrade, comme s'il devenait tout à coup urgent de s'arrêter et de regarder la mer, comme si ce désir de s'arrêter pour regarder la mer était devenu irrésistible. Elle ouvre son livre et s'y plonge comme si l'intrigue était si prenante qu'il était tout à fait impossible d'en reporter davantage la lecture. Puis, à

sa grande confusion, elle s'aperçoit qu'elle tient le livre à l'envers et se hâte de le remettre à l'endroit. Une légère rougeur a coloré ses oreilles. Mais non, à cette distance, il n'a certainement pu distinguer ce détail. Elle s'efforce de lire mais les mots dansent un peu, l'obligeant à reprendre sans cesse le même paragraphe sans arriver à en saisir la signification.

Entre ses cils, elle perçoit la silhouette de dos, à quelques pas d'elle, sur la gauche. Parfois, elle lève la tête comme si elle voulait prendre de grandes inspirations d'air salin et voit alors plus clairement le dos impassible. Lui parfois tourne la sienne, le sourcil un peu froncé comme s'il cherchait à distinguer quelque point qui bouge à l'horizon, et son profil pendant ces brefs instants se dessine, flou contre le fond orangé du ciel. Elle replonge dans sa lecture.

À un moment, il sort un paquet de cigarettes un peu chiffonné de la poche de sa veste; il y cueille une cigarette et, pour l'allumer, se penche, protégeant de sa main la flamme vacillante de son briquet. Il fume devant la mer.

Des couples passent, certains se tiennent par la taille, d'autres, plus vieux, avancent à petits pas, menant en laisse un chien du même âge qu'eux. Des lambeaux de conversations sont portés par le vent, des sonorités chantantes, sèches ou gutturales. Parfois un rire part en cascade.

Kate, puisque c'est le prénom qu'on donne à cette jeune fille romantique, aurait bien envie de se lever et de marcher sur la promenade. Mais elle le perdrait de vue, il la croirait indifférente. Ou, pire encore, il pourrait interpréter ce geste comme une invitation à la suivre. Si elle allait s'appuyer à la balustrade pour respirer les embruns, la bruine jaillissant des vagues quand elles se brisent sur la jetée, croirait-il qu'elle lui fait une avance? Elle en a tellement envie. De se lever, je veux dire. Elle est fatiguée d'être assise, elle se sent engourdie, ankylosée; ce banc de fer est si inconfortable. Le seul mugissement des vagues la fait frémir, elle n'en peu plus du désir de les voir.

D'un geste désinvolte, il lance son mégot dans les flots. Elle lit toujours mais le moindre mouvement provenant de la gauche devant elle est dans son champ de vision. C'est ainsi que, sans lever les yeux de son livre, elle le voit partir.

Son pas est nonchalant, c'est très lentement qu'il s'éloigne. Est-ce une manœuvre pour l'inciter à lui emboîter le pas? Elle a un moment d'hésitation.

Après quelques instants, elle referme le livre, se lève et part dans la direction opposée. Ils auront d'autres occasions, la ville est si petite, c'est pratiquement impossible de ne pas lier connaissance, un jour ou l'autre. Et les élèves du conservatoire forment comme une grande famille bigarrée.

Rue Villa-Lobos, un salon de thé où elle entre, prend place à une table près de la fenêtre et commande un chocolat. Toujours ce livre lui sert de prétexte. Il est là, ouvert devant elle sur la table, on n'a pas encore eu l'occasion d'en déchiffrer le titre. Ce doit être un roman, peut-être la biographie d'un grand compositeur.

Quand, rose et un peu joufflue, comme sortie du tableau d'un maître flamand, la serveuse lui apporte le chocolat fumant surmonté d'une écume de crème fraîche, on entend la jeune fille, avec un fort accent, lui demander de quoi écrire. Dialogue laborieux, la jeune fille mime avec sa main le geste d'écrire, sourire de la serveuse qui vient de comprendre et, quelques instants plus tard, revient avec deux ou trois feuilles de papier blanc et un stylo.

Le chocolat, donc, fume près d'elle. On a l'impression qu'elle n'avait pas vraiment soif – d'ailleurs, le chocolat étanche-t-il la soif? On a l'impression qu'elle était seulement un peu désœuvrée, vaguement triste, peut-être, de se sentir si étrangère dans cette ville. Elle tient le stylo en l'air, près de sa tempe, elle semble réfléchir à la lettre qu'elle va écrire. Est-ce à son fiancé, à sa mère, sa jeune sœur?

Le pianiste italien passe sur le trottoir, leurs regards s'interceptent à travers la grande vitre. Oh! si seulement il entrait. Vite, elle penche la tête pour griffonner quelques mots, le nom de la ville, la date. Paraître occupée. On commence toujours par le temps qu'il fait. Alors écrire que jusqu'à présent, il n'a pas plu, qu'il y a juste un peu de brume le matin qui se dissipe vers midi, et qu'elle-même est bien installée, la chambre donne sur la cour, fenêtre à l'est, très claire toute la journée. Un paragraphe est écrit de cette façon, traitant de faits si ordinaires qu'il pourrait indifféremment être destiné à une mère, un fiancé, une jeune sœur.

Elle ne l'a griffonné que pour se donner une contenance. Elle pourrait continuer en parlant de ses cours, madame Grass est très austère mais le professeur Dinini a un humour particulier qui les fait tous beaucoup rire. Et puis dire qu'elle a déniché un petit restaurant vraiment pas cher où la nourriture est savoureuse, elle y prend son repas du soir, se contentant, le jour, de fruits et de petits pains.

Mais le pianiste s'arrête au kiosque à journaux, prend un air absorbé pour parcourir les titres puis finit par choisir un journal et va s'installer à la terrasse du bistrot d'en face. Plus tard, le serveur lui apporte un bock de bière blonde.

Il lit, elle écrit, chacun de son côté de la rue, deux étrangers dans la ville étrangère, lui qui vient d'Italie et elle d'Irlande. Destinés à se connaître, à devenir peut-être même amants, faire un enfant, qui sait? Leurs noms seront peut-être un jour réunis sur la pochette d'un disque, l'affiche d'un récital. Et s'il était l'un de ces hommes maladivement jaloux, ce sont là des traits de caractère qui ne sont pas toujours perceptibles au début, des traits par-dessus lesquels on passe, obnubilée par la passion amoureuse, des traits auxquels on refuse d'abord d'accorder de l'importance, convaincue qu'ils vont disparaître avec le temps, quand la confiance en aura triomphé, quand ils auront été vaincus par la persévérance et la sincérité de l'amour, si donc il était l'un de ces êtres tourmentés et qu'elle le quittait après quelques mois, voire quelques années, de scènes et de réconciliations de plus en plus douloureuses, se pourrait-il qu'il se poste une nuit dans l'entrée de sa maison pour l'attendre, peut-être seulement dans le but d'avoir une dernière explication avec elle, espérant une dernière fois la persuader de reprendre la vie commune, suppliant d'abord, puis promettant, puis devenant de plus en plus violent, cherchant à l'enlacer pendant qu'elle continuerait à secouer la tête et chercherait à se dégager, et qu'à cet instant, hors de lui, il se mettrait à l'insulter et ces mêmes mains qui voulaient d'abord l'enlacer se refermeraient autour de son cou et les pouces appuieraient sur la gorge, de plus en plus fort, ces mêmes mains qui avaient d'abord, des mois, voire des années auparavant, caressé le visage, les seins menus, les pieds délicats? Quand on les voit tourner les pages du

journal, on les imagine amoureuses, dégrafant le corsage ajouré, délaçant les sandales, s'égarant dans les cheveux pâles, nerveuses sur le clavier du piano et pour finir, pleines de rage, comme des serres.

Ces regards qu'ils se sont jetés n'étant, en somme, que l'amorce de leur aventure.